CRITIQUE, opéra. VERSAILLES, Opéra Royal, le 11 octobre 2026. SALIERI : Tarare. R. Van Mechelen, E. Pancrazi, J.-F. Lapointe, G. Blondeel, E. de Hys… Jean-Romain Vesperini / Théotime Langlois de Swarte

Premier opéra mis en scène pour ouvrir la saison 2026-2027 à l'Opéra Royal de Versailles, *Tarare* d'Antonio Salieri lance une programmation qui s'annonce toujours aussi riche que passionnante : l'interprétation de haut niveau se marie admirablement avec le spectacle élégant de Jean-Romain Vesperini. A ne surtout pas manquer !

Grâce aux bons soins de son directeur **Laurent Brunner**, en poste depuis 2007, pas moins de treize spectacles mis en scène sont annoncés cette saison : une performance dont bien des théâtres aimeraient pouvoir s'enorgueillir en ces temps de disette budgétaire. Plusieurs contemporains de Salieri seront à l'honneur, parmi lesquels son protecteur Gluck, son compatriote Zingarelli ou le Liégeois Grétry.

Rarement représenté sur scène, ***Tarare*** (1787) n'avait plus fait l'objet d'une mise en scène depuis celles de Jean-Claude Martinoty à Schwetzingen, en 1988, puis de Christian Gangneron

à Strasbourg, en 1991. Longtemps éclipsé par Mozart, **Antonio Salieri** bénéficie depuis quelques années d'un regain d'intérêt, auquel Christophe Rousset contribue largement en enregistrant plusieurs de ses ouvrages, dont *Tarare*. Signe supplémentaire de cette résurgence, *L'Avant-Scène Opéra* vient de consacrer son dernier numéro à cet ouvrage, à l'occasion de la présente production : une première pour Salieri dans la revue, fondée en 1976.

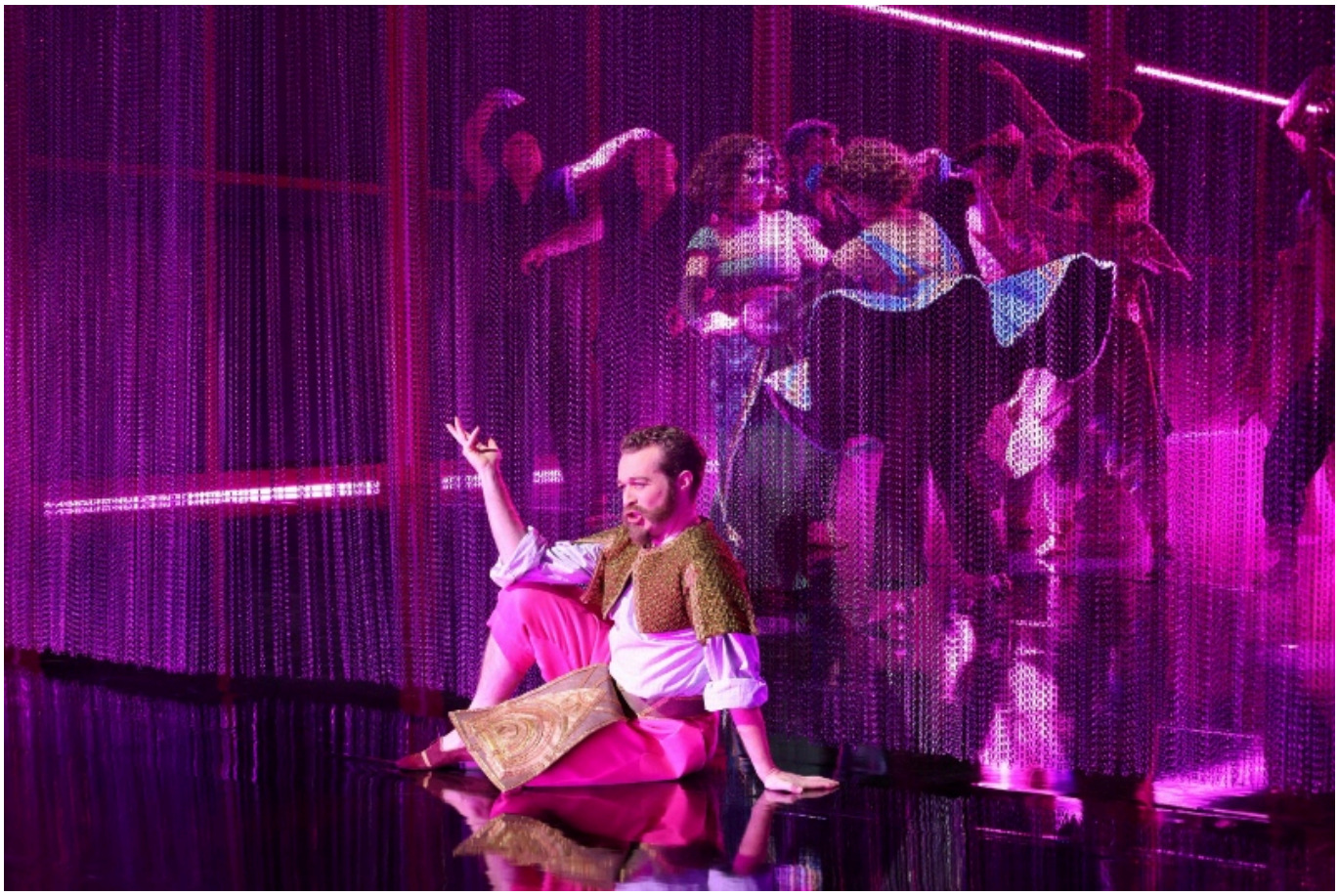


Composé en français pour conquérir Paris, avec le soutien de la Reine Marie-Antoinette, Tarare appartient aux grandes tragédies du musicien italien, avec *Les Danaïdes* (1784) et *Les Horaces* (1786). Il porte avant tout la marque de son librettiste **Beaumarchais**, dont le texte prend résolument le pas sur la musique, moins spectaculaire que celle des Danaïdes (à l'instar des passages dansés également réduits à portion congrue). L'ouvrage ressemble ainsi davantage à une pièce de théâtre mise en musique, où la déclamation règne en maître, entre récitatif et arioso, ponctuée de quelques airs et de

brèves miniatures orchestrales. Salieri dispose ainsi de peu d'espace pour installer une atmosphère ou développer de vastes ensembles : paradoxalement, c'est bien cette économie de moyens qui fait toute l'originalité de la partition.

L'ouvrage se distingue profondément de sa version viennoise ultérieure, *Axur, re d'Ormus* (1788), adaptée avec Da Ponte. *Tarare* conserve en effet un prologue à la manière des anciennes tragédies lyriques, où deux divinités s'affrontent pour donner naissance aux personnages du livret. Beaumarchais y glisse déjà quelques réflexions philosophiques pré-révolutionnaires, en affirmant notamment l'égalité originelle entre les hommes. Plus tard, le livret se tourne vers les détenteurs du pouvoir en leur adressant une mise en garde contre tout autoritarisme. Sous les dehors d'un drame exotique, l'ouvrage français défend ainsi une vision étonnamment progressiste pour l'époque.

Après une ouverture orageuse qui rappelle le modèle de Gluck (promoteur du premier succès de Salieri à Paris avec *Les Danaïdes*), le prologue déploie les envolées de la Nature, avant de laisser place à une atmosphère plus guerrière. Après l'entracte, la seconde partie accorde davantage de place à l'expressivité, faisant gagner relief et variété à l'ensemble. Parmi les sommets de la partition, l'air moqueur de Calpigi séduit, ce qui permet à **Enguerrand de Hys** de s'épanouir dans un rôle à la mesure de son talent comique. Déjà présent dans l'enregistrement de Christophe Rousset, le ténor français fait valoir toute la palette de sa vitalité théâtrale, perceptible dans chaque geste ou expression de visage. Il sait également surprendre dans les scènes plus sombres où, venant en aide à Tarare, il déploie un engagement dramatique éloquent. Assurément l'une des grandes réussites interprétatives de la soirée.



À ses côtés, le Tarare de **Reinoud Van Mechelen** assure l'essentiel avec beaucoup de style, malgré une émission un peu serrée dans l'aigu et quelques duretés. Dans le rôle du grand prêtre Arthénée, **Alexandre Adra** (membre de l'Académie de l'Opéra royal) se distingue par une projection et un mordant bienvenus, tandis que le Roi Atar bénéficie de la classe vocale de **Jean-François Lapointe**, toujours digne. **Gwendoline Blondeel** irradie en Nature, même si son tempérament enjoué et solaire paraît davantage convenir à Spinette. **Jean-Gabriel Saint-Martin** et **Éléonore Pancrazi** complètent avec solidité cette distribution, à l'instar du merveilleux chœur, très engagé, qui trouve dans l'acoustique de l'**Opéra Royal** un écrin idéal.

La mise en scène de **Jean-Romain Vesperini** constitue l'autre grande satisfaction de la soirée. Particulièrement abouti au niveau visuel, son travail s'appuie sur une succession

d’écrans vidéo qui entourent la scène et renouvellent l’espace avec beaucoup d’élégance. Les détails symboliques projetés enrichissent cette lecture sans verser dans un orientalisme inutilement appuyé. Les flots déchaînés, en noir et blanc, comptent ainsi parmi les plus belles images rassemblées, de même que la représentation stylisée du harem, avec ses moucharabiés aux lignes géométriques. Les costumes d’époque, revisités avec une frivolité discrète, modernisent aussi l’ensemble sans ostentation. Les accessoires scéniques se font volontairement rares, du fait d’un travail qui repose essentiellement sur la direction d’acteurs : d’une grande justesse, celle-ci donne au texte toute sa primauté, tout en maintenant la tension théâtrale. Une approche qui respecte l’équilibre singulier de Tarare, entre déclamation, réflexion politique et expression musicale.



Il y a enfin, dans la baguette de **Théotime Langlois de Swarte**,

quelque chose qui tient du prodige et de la maturité souveraine. À la tête de l'**Orchestre de l'Opéra Royal**, le jeune chef – que le public versaillais connaît surtout comme violoniste virtuose, premier violon chouchou des Arts Florissants – signe avec ce *Tarare* une prise de pouvoir musicale d'une autorité confondante. Langlois de Swarte dirige avec le corps autant qu'avec les mains, et l'on sent dans l'orchestre une adhésion immédiate, une complicité qui n'a rien de la déférence hiérarchique mais tout de l'écoute partagée. Le jeune chef sculpte les contrastes, allume les scènes de sérail, laisse respirer les airs tendres, fouette les chœurs avec un sens du théâtre qui force l'adhésion. Sous sa direction, la phalange versaillaise sonne avec une plénitude et une transparence remarquables, les cordes déployant une palette de couleurs infinie, les vents s'illustrant avec un *brio* jamais exhibitionniste. Un immense *bravo* au jeune *maestro*, dont la carrière de chef ne fait, à l'évidence, que commencer !…

CRITIQUE, opéra. VERSAILLES, Opéra royal, le 11 octobre 2026. SALIERI : Tarare. Reinoud Van Mechelen (Tarare), Éléonore Pancrazi (Astasie), Jean-François Lapointe (Atar), Gwendoline Blondeel (La Nature, Spinette), Enguerrand de Hys (Calpigi), Alexandre Adra (Arthénée), Jean-Gabriel Saint-Martin (Urson, Le Génie du Feu), Alexandre Baldo (Altamort, Ombre d'Altamort, Un Eunuque), Clara Penalva (Elamir, Ombre femelle), Isaure Brunner (Ombre de Spinette), Jérémie Delvert (Ombre d'Arthénée, Un Esclave, Un Prêtre), Chœur et Orchestre de l'Opéra Royal, Théotime Langlois de Swarte (direction musicale) / Jean-Romain Vesperini (mise en scène). A l'affiche de l'Opéra royal de Versailles jusqu'au 18 octobre 2026. Crédit photographique (c) Baptiste Lacaze

CRITIQUE, concert. VERSAILLES, Chapelle Royale, le 24 novembre 2024. MOZART : Requiem. M. Perbost, B. Rimondi, M. Ortscheidt, E. Fardini. Choeur et Orchestre de l'Opéra Royal de Versailles, Théotime Langlois de Swarte (direction)

C'est avec la casquette de chef d'orchestre que le jeune violoniste Théotime Langlois de Swarte, Premier violon "chouchou" des Arts Florissants et de l'ensemble Le Consort, se présente ce soir sous les admirables voûtes de la Chapelle Royale de Versailles, pour une exécution du *Requiem* de W. A. Mozart (et de son fameux *Concerto pour clarinette*), placé à la tête du Chœur et de l'Orchestre de l'Opéra Royal de Versailles. Le jeune musicien prodige fait ici rayonner les deux ensembles "royaux" dans une version épurée du *Requiem*, tandis que le clarinettiste José-Antonio Salar-Verdu poétise avec lui le *Concerto K.622*.

Et pour explorer une fois encore cette œuvre, aussi fréquentée qu'au demeurant énigmatique, un **Théotime Langlois de Swarte** à la renommée grandissante, et à l'énergie ré-inventive, doublée d'un tempérament à la fois savant et intuitif. Il y a déjà un son "Langlois de Swarte", une tonalité passionnelle et rigoureuse, et plus discrètement, poétique : le croisement en concert de deux partitions ultimes de Mozart met en valeur – dans le *Concerto pour clarinette K.622* daté d'octobre 1791 – cette dernière vertu, en face du *Requiem* si universellement connu que certains croient en avoir sondé tous les secrets. Oui, le *Requiem K.626* est-il « comme d'autres » ? Génial(e), à l'évidence, et comme tant d'œuvres de Mozart. Mais Symphonie (funèbre) inachevée, entourée d'une aura étrange – celle de la « chronique d'une mort annoncée » -, avec son commanditaire, le Comte Walsegg, l'homme en noir qui poursuit l'auteur et l'enjoint d'en terminer au plus vite, en une atmosphère de *thriller* implicite donnant même lieu *post-mortem* à un "délire" sur ce pauvre Antonio Salieri qui aurait empoisonné ce pauvre "Wolfie" – les réseaux "X" de l'époque « inspirant » Pouchkine, Rimsky-Korsakov, et jusqu'à Milos Forman…

Et il y a une fièvre étonnante dans la version qu'en donne Langlois de Swarte, avec des numéros successifs qui ont trait à la mise en place d'un opéra du sacré catholique, mais aussi une sorte de "*work in progress*", qui contient aussi bien la réminiscence dans le terrible (la damnation de Don Giovanni) que la menace sournoise (début de l'œuvre), une agogique de course à l'abîme, une pulsation visible ou souterraine, des moments suspendus qui appellent de futures mélodies de timbres (le *Recordare*) et une conception étale du temps… Tout est lié par une direction d'énergie inlassable, souvent d'un *tempo* accéléré, et malgré la rigueur absolue de la mise en place, analogue à une improvisation en recherche d'elle-même, des buts techniques et philosophiques poursuivis. Pour cela, les très subtils **Orchestre et Chœur de l'Opéra Royal de Versailles**

homogènes, inventifs et amples, font bien saisir un nouveau regard. Les quatre solistes vocaux ne sont plus des « chargés d'air de concert », mais les protagonistes sans auto-valorisation d'une œuvre en recherche : la mezzo **Mathilde Ortscheidt**, le ténor **Bastien Rimondi**, la basse **Edwin Fardini**, et la soprano **Marie Perbost**, si délicieusement humble et intimiste.

En cette lumière si contrastée, parfois violente, du *Requiem*, on saisit mieux la précieuse éclaircie du début de concert, le *Concerto pour clarinette K.622*, lui aussi écrit en octobre 1791, pour l'instrumentiste Anton Stadler – un bon compagnon de fêtes comme les aimait Mozart, et qui rappelle aussi les relations moqueuses de Wolfgang avec le corniste (et marchand de fromages) Leitgeb -, mélangeant l'ardeur constructrice (*Allegro*), le jeu (*Rondo-Finale*) et en son centre un *Adagio* qui idéalise l'inspiration, la reliant au maçonnisme (le cor de basset cher au compositeur), et à ce que murmure le sublime. Un clarinettiste d'exception, **José-Antonio Salar-Verdu**, fait constamment se demander s'il « chante » ainsi la beauté du monde, l'espace de l'intime, les couleurs en bleu et or de Tiepolo ou Watteau, s'estompant jusqu'à l'imperceptible de ses fins de phrase… Et aussi, parfois, il semble citer les femmes tant aimées de Mozart, Aloysia Weber et Nancy Storace, ses cantatrices si désirées mais absentées, la Comtesse, Pamina ou Fiordiligi, les créations de son rêve plus réelles encore d'être passées dans l'écriture.



En guise de bis, l'*Ave Verum* apporte une teinte plus optimiste et douce, avant que le *Lacrimosa* ne résonne une seconde et dernière fois dans la Chapelle des Rois de France, replongeant l'auditoire dans une pure et bienfaitrice émotion.

CRITIQUE, concert. VERSAILLES, Chapelle Royale, le 24 novembre 2024. MOZART : Requiem. M. Perbost, B. Rimondi, M. Ortscheidt, E. Fardini. Choeur et Orchestre de l'Opéra Royal de Versailles, Théotime Langlois de Swarte (direction). Toutes les photos (c) Emmanuel Andrieu

VIDEO : James Gaffigan dirige le « *Requiem* » de Mozart à la Basilique de St Denis